

1918 L'ETRANGE VICTOIRE

Paul Ricœur : « Le devoir de mémoire est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi. »

Un « autre que soi » représente ici les millions de morts de la Grande Guerre et, plus particulièrement pour nous, les 18 enfants de Bonson qui ont sacrifié leur vie pour vaincre l'impérialisme occidental au profit de la démocratie.

7 novembre 1918, à 20 heures 20, à HAUDROY près du village de LA CAPELLE EN THIERACHE, en Picardie, le capitaine LHUILLIER s'écrit : « les voilà ! »

En effet, des Benz et Mercédès arrivent au son du cessez-le-feu et arborant des drapeaux blancs. C'est le ministre Matthias ERZBERGER qui conduit la délégation allemande. Ils sont conduits après diverses humiliations jusque dans le wagon stationné à ROTHONDES dans la forêt de Compiègne. Là, ils capitulent devant le maréchal FOCH, après trois jours de négociations, trois jours qui ont marqué l'histoire.

Que s'est-il passé pour que l'Allemagne perde la guerre et se retrouve un 8 novembre dans une clairière bourbeuse, en chemise et la corde au cou ?

Il faut se souvenir que les Allemands, de mars à juillet 1918 ont multiplié les offensives : ils sont installés en Belgique, Finlande, Estonie, Roumanie, Ukraine, et jusque dans le Caucase ; et bien sûr en France sur une ligne de front de 600 kilomètres (début 1918 ils sont à moins de 100 km de Paris !).

La défaite est alors pour eux quelque chose de totalement irrationnel.

Écoutons le Kaiser GUILLAUME II le 23 mars 1918 ; deux jours avant la grande offensive contre le front britannique, il imaginait déjà la façon dont il humilierait la délégation qui viendrait lui demander l'armistice : « quand un parlementaire anglais viendra plaider en faveur de la paix, il devra d'abord s'incliner devant l'étendard impérial, parce que ce qui est en jeu, c'est une victoire de la monarchie sur la démocratie »

S'il ne se trompe pas sur l'enjeu, il se trompe sur le résultat.

Deux événements majeurs et très loin de nos tranchées vont faire basculer l'Histoire. :

1- Le blocus maritime imposé par les Anglais va étrangler l'empire austro-hongrois et germanique.

La bataille des sous-marins allemands (les U-Boote) est perdue. En avril 1917, ils avaient envoyé 894.000 tonnes par le fond, en 1918, le chiffre est tombé à 250.000. Certes, les sous-marins perturbent le commerce allié, mais ils ne parviennent pas à l'étouffer. Ils ont perdu la partie et le blocus anglais va affamer les populations et les armées des 3 empires germanique, austro-hongrois et ottoman.

2- Le début de la fin va se passer sous le soleil d'Orient, bien loin de nos tranchées.

Début 1918, les Alliés font une croix sur le front oriental et balkanique. Cette « Cendrillon des armées alliées » décriée par CLEMENCEAU a été créée par son grand rival Aristide BRIAND elle est devenue tellement improductive que les Alliés lorgnent sur les millions d'hommes arme au pied qui seraient plus productifs en France ou en Palestine.

De 1914 à 1918, le front oriental est un fiasco complet : les Russes n'ont cessé de faire marche arrière et déposent les armes en 1917 ; les Dardanelles, une déroute ; la Serbie, rayée de la carte. Plongée dans l'inaction depuis ces événements, la seule raison d'être de cette armée et de « fixer » un certain nombre de bataillons allemands et éviter ainsi des renforts sur le front français.

Pourtant c'est sur ce front maudit, accablé de soleil en été et couvert de neige en hiver, infesté par le paludisme, aux communications impossibles, que va se produire la décision définitive de la première guerre mondiale.

En deux semaines du **15 au 29 septembre 1918** l'armée d'Orient renverse la table.

Le 15 septembre 1918 est sans aucun doute, avec la Marne (**5 septembre 1914**), la date la plus importante de la Guerre.

Après un intense ballet diplomatique, il est décidé de fixer les bataillons allemands et bulgares par une attaque, mais ce n'est apparemment pas gagné d'avance : sur le papier, l'armée d'Orient dispose de 500.000 hommes contre 400.000 bulgares, mais elle est affectée par le paludisme, la typhoïde, les dysenteries et elle est sous-équipée : 3 soldats sur 10 n'ont même plus de chaussures !

Cependant le 14 septembre, le canon retentit sur le massif de la Moglena où l'ennemi se pense solidement retranché. En frappant au centre, la manœuvre est magistrale, le trou fait par les Français permet à l'armée serbe de se lancer pour libérer sa patrie.

Ce 15 septembre oublié de l'Histoire se révèle une véritable épopée, les soldats serbes marchent tellement vite que l'on ne peut les ravitailler, ils rattrapent l'armée bulgare et prennent leurs stocks de vivres et de munitions sur place.

Entre alors en scène le groupement de cavaliers du général JOUINOT-GAMBETTA, neveu du grand Léon. Avec 3.000 hommes il va

prendre SKOPJE et coupera en deux l'ennemi qui sera forcé de capituler.

Cette chevauchée héroïque, véritable course contre la montre passe par la montagne, par des sentiers de chèvre et sans carte. Dans les villages peuplés de Serbes, on les accueille par ces cris de joie : « Francuska ! Sloboda » Français ! Liberté !

Le 29 septembre ils attaquent donc par surprise SKOPJE et les ennemis paniquent, ne comprenant pas comment les Français ont pu arriver dans le dos de leur front.

Ce fut la dernière charge de cavalerie de l'Histoire. Résultat : 70.000 prisonniers

La victoire est éclatante et surprenante : 150 km gagnés en à peine 10 jours : a-t-on vu pareil succès de toute la guerre ? Bien sûr que non !

La Bulgarie appelle les Allemands à l'aide, peine perdue : ils sont abandonnés à leur sort. **Le 29 septembre**, le ministre LIAPTCHEV se présente devant le chef d'état-major de l'armée d'Orient et l'armistice est signée : la Bulgarie vaincue se retire de la guerre.

L'importance de la chute de la Bulgarie éclate aux yeux de tous.

L'empire Ottoman, désormais isolé, avec sa capitale menacée par voie terrestre, ne pourra plus mener la lutte très longtemps. Et l'Autriche, attaquée bientôt sur son flanc Sud-est, sera, elle aussi, prochainement contrainte à la défaite.

L'Angleterre, apprenant la nouvelle de l'armistice bulgare déclare que la guerre touche à sa fin.

LUDENDORFF, pour la première fois, avoue à son chancelier et à son Kaiser que l'Allemagne a perdu la guerre et qu'il faut demander l'armistice le plus tôt possible.

A Vienne, la nouvelle est reçue comme l'ultime catastrophe.

Que dit-on en France de ce succès ? Curieusement, pas grand-chose. C'est le seul pays à ne pas percevoir cet évènement comme un tournant décisif de la guerre.

Pour quelle raison cet aveuglement ? Tout simplement parce que la censure veille.

CLEMENCEAU a en effet ordonné de ne pas parler de la reddition bulgare. La raison de cette étrange attitude est assez simple mais d'une mesquinerie sans nom :

CLEMENCEAU, qui n'a jamais cessé de dire du mal de cette armée d'Orient, se retrouve forcé de reconnaître qu'Aristide BRIANT (son ennemi politique) avait raison et que le théâtre secondaire sur le front de l'Est pouvait jouer un rôle crucial et donc que le chemin de BERLIN passait par SOFIA.

Alors il escamote les lauriers de la victoire, il organise le silence. « CLEMENCEAU n'aime pas le front de Salonique » reconnaît un responsable de la censure, « il ne veut pas que l'on sache que c'est là que l'on est en train de conclure la guerre » Ce serait un succès pour BRIANT ;

Il n'y a pas que de la « jalousie sénile », cette victoire le déstabilise, il pense que la décision se fera sur le front français et il maintient que les troupes d'Orient auraient mieux à faire en France. Il est mis en difficulté et pense même à démissionner, ne supportant pas d'avoir tort, car il pense toujours que la victoire se fera ici en 1919 !!!

Le 29 septembre, lorsque tombe la nouvelle de l'armistice bulgare, tout change. Le Tigre ne demandera plus que l'on rogne sur les maigres effectifs de l'armée d'Orient.

En revanche, après la conspiration du silence, il la prive une seconde fois de sa victoire : FRANCHET d'ESPEREY, chef d'état-major d'Orient se retrouve avec une armée éclatée, les Anglais foncent sur

la Turquie, les Français occupent la Bulgarie et marchent vers la Roumanie pour la faire revenir dans la guerre, ils soutiennent les Serbes qui libèrent leur territoire. Leur remontée vers le Nord est contrariée mais la victoire donne des ailes.

Le 21 octobre, les chevaux français boivent dans le Danube et le 1^{er} novembre, les Serbes entrent dans Belgrade. **Le 3 novembre**, FRANCHET d'ESPEREY propose de traverser l'empire austro-hongrois, qui n'existe plus vraiment, pour arriver en Bavière et prendre Munich pour en finir. Le Tigre, têtu comme une mule et orgueilleux comme un coq, refuse ce plan et oriente l'armée d'Orient en direction de l'Ukraine.

C'est qu'il pense au coup d'après et prend des gages contre les Bolcheviks. Une nouvelle guerre est donc en route, idéologique cette fois, et qui se prolongera bien après le 11 novembre 1918... et à laquelle les Poilus ne comprennent rien !

Puisque la guerre est finie, pourquoi les envoie-t-on combattre contre les Russes qui ne leur ont rien fait ? LA QUILLE ! BORDEL !

Pour mémoire historique, la guerre d'Orient se poursuivra jusqu'en 1923 ! Avec les partages des différents protectorats - sur la Syrie, l'Iraq, la Palestine, le Liban – dont on solde encore les comptes 1 siècle plus tard.

Mais revenons à 1918. Je passe sous silence les ballets diplomatiques qui sont proprement stupéfiants, chacun jouant « perso » en cette fin de guerre.

FIN DE L'EMPIRE OTTOMAN,

L'empire Ottoman vit ses derniers instants. Des 3 millions de sujets ottomans mobilisés en 1914, il ne reste que 500.000 hommes,

démoralisés, clochardisés, affamés. La ration de pain est de 100 gr par jour.

Londres joue perso en ignorant les Français et fait signer l'armistice **le 30 octobre 1918**. Il y a fort à parier que « l'entente cordiale » franco-britannique, soudée par la seule peur de l'ennemi commun, ne survivra pas à la victoire sur l'Allemagne.

En dépit des grincements de dents et de couleuvres avalées, l'essentiel est là :

Après la Bulgarie, l'Empire Ottoman est terrassé.

Reste l'Autriche-Hongrie, une question de jours.

Fin de l'Autriche-Hongrie

L'armée d'Orient qui remonte vers le Nord se rapproche du territoire hongrois. Une tenaille avec l'armée italienne serait imparable.

Depuis juillet 1918 et l'attaque repoussée vaillamment par les Français aidés des Italiens, l'Autriche-Hongrie sait que la guerre est perdue pour elle. Des grèves paralysent le pays, les soldats désertent : 60.000 se sont démobilisés d'eux-mêmes. L'empereur essaie vainement de modifier l'ordre des choses ; trop tard car Polonais, Tchèques, Slovaques, Slovènes, Serbes et Croates sont tentés par l'indépendance. Il manquait juste le coup de pied de l'âne, il arrive :

Le 24 octobre 1918, les Italiens attaquent enfin après s'être fait prier, appuyés par Anglais et Français. Les Austro-hongrois encaissent et tiennent mais dans le même temps, l'armée d'Orient franchit le Danube, évènement décisif qui perturbe le front austro-hongrois à tel point qu'il s'effondre. Les Italiens n'ont plus qu'à marcher l'arme à la bretelle et à compter les kilomètres libérés : **40 en 24 heures le 29 octobre**. A la fin de la bataille, on compte 430.000 prisonniers austro-

hongrois, heureux de manger à peu près à leur faim dans les camps italiens. La déroute est totale.

Le 3 novembre, dernière lâcheté d'un empereur vaincu, CHARLES 1^{er} se démet de ses fonctions de chef des armées afin de ne pas signer lui-même l'armistice.

Un article de cet armistice choque profondément les Autrichiens : les Alliés réclament et obtiennent le droit de passage sur le sol autrichien pour attaquer l'Allemagne à revers par la Bavière. Quelle ignominie, s'émeut la presse autrichienne, « c'est un crime contre l'humanité » pleure le Reichpost du 3 novembre 18.

Sauf que le crime contre l'humanité, c'est LA GUERRE, l'Autriche aurait dû y penser le 28 juillet 14 en déclenchant les hostilités.

Cette trahison ne sera pas oubliée de tout le monde, souvenez-vous qu'en 1938, Adolf HITLER n'a pas hésité une seconde à annexer l'Autriche. Ce garçon avait beaucoup de défauts, mais une excellente mémoire !

ORLANDO, CLEMENCEAU, et LLOYD GEORGE sont en Conseil Supérieur de la Guerre lorsqu'ils apprennent la chute de l'Autriche. On imagine sans peine leur joie : la Bulgarie, l'Empire Ottoman, l'Autriche-Hongrie s'étant tous résignés à une paix séparée. L'impérialisme quittait la scène en Occident. Il ne restait plus qu'à régler son compte à l'Allemagne.

Fin de l'Allemagne Impériale

Compte tenu de tous ces événements, l'heure de vérité a sonné. Empêtrés dans leur honneur prussien, HINDENBOURG et LUDENDORFF ont repoussé le plus longtemps possible l'aveu de la défaite.

Le 14 août, ils ont demandé l'ouverture de pourparlers de paix, ils pensaient alors pouvoir encore faire au moins match nul.

C'est ici qu'intervient le président américain WILSON, qui a déjà proposé en 1917 une paix en 14 points, ces fameux 14 points qui débouchent en gros sur une paix sans vainqueur ni vaincu.

Je vous passe l'intense travail diplomatique de tous les belligérants, qui du point de vue politique est un monument de l'Histoire. On est très proche de l'aboutissement des 14 points lorsque l'opinion américaine bascule, et WILSON avec. Les Américains sont vent debout contre les Allemands. Que s'est-il passé ?

Deux paquebots, le Hiram Mary et le Leinster sont coulés sans avertissement par les sous-marins allemands : 850 noyés et, comble de la barbarie, les sous-mariniers allemands tirent sur les canots de sauvetage. Devant la colère de son opinion publique, le président WILSON revient sur ses positions en 14 points et confie au maréchal FOCH la rédaction des termes de l'Armistice. Les Allemands ne seront pas déçus du voyage ...à ROTHONDE !

La presse allemande réagit avec un « romantisme » affligeant : « Ce n'est plus Wilson qui parle, c'est Foch ; le président des Etats Unis s'est ravalé au rang d'un valet aux mains des Français ! »
Ou encore : « le langage de WILSON n'est pas celui d'un avocat d'une paix juste »

En effet, WILSON prévient : il ne sera plus question pour lui de « traiter avec les maîtres militaires et les autocrates monarchiques » sous peine d'une capitulation pleine et entière.

Le Grand QG allemand écume de rage : « excellente réaction à notre manque de virilité » ironise LUDENDORFF qui exige le combat jusqu'à la mort. Une pure vue de l'esprit, le moral de nos Poilus n'a jamais été aussi bon, ils savent que la fin approche.

Le 24 octobre 1918, HINDENBURG envoie aux troupes le message suivant :

« La note de WILSON exige la capitulation militaire, aussi est-elle inacceptable pour nous, soldats. La réponse de WILSON ne peut donc être qu'un encouragement à continuer à résister avec énergie. Si l'ennemi s'aperçoit que le front allemand ne peut être percé, il sera prêt à conclure une paix qui assurera l'avenir de toutes les classes du peuple allemand. »

Cette mutinerie des chefs conduira à leur destitution et leur donnera la possibilité de masquer leur défaite par une trahison de l'arrière...

De Suède, en exil, LUDENDORFF écrit la thèse du coup de poignard dans le dos : l'Allemagne POUVAIT gagner la guerre, mais elle a été trahie. Bien sûr, cette attitude n'est qu'une posture pour camoufler la vérité, celle-ci ne lui fera pas de cadeau.

Jusqu'au bout LUDENDORFF, incarnation du pangermanisme, aura été le mauvais génie de l'Allemagne. On le retrouvera plus tard à Munich le 9 novembre 1923, participant à un putsch derrière un plus exalté que lui, le dénommé Adolf HITLER... Bref !

Le chemin de l'Armistice avec l'Allemagne est enfin déblayé. Passons sur l'incroyable balai diplomatique qui prépare la rédaction du texte de cet armistice, celui-ci sera approuvé bon gré mal gré le **4 Novembre**. En voici la teneur :

« Evacuation des pays envahis, livraison, de 5000 canons et de 30.000 mitrailleuses, de tous les avions, navires de combat, sous-marins, 5000 locomotives, 150.000 wagons et 10.000 camions.

Occupation de la rive gauche du Rhin avec têtes de pont de 30 km à Mayence, Coblenze et Cologne.

Libération immédiate des prisonniers alliés sans réciprocité.

Maintien du blocus maritime anglais.

Et principe des réparations des dommages de guerre. »

Cerise sur cet immangeable gâteau, les Allemands doivent renoncer au traité de Brest-Litovsk qui, en mars dernier, avait conclu la paix avec les Russes, et dire ainsi adieu à leurs conquêtes d'Orient.

La révolution qui gronde en Allemagne depuis les grèves de janvier 18 pousse GUILLAUME II à abdiquer, ce qu'il fait le 10 Novembre au petit matin. Sa première volonté en passant la frontière en dit long sur la bouffonnerie du personnage : « maintenant faites-moi donc donner du bon vrai thé anglais ! »

Quel malheur qu'en 1914 des individus aussi immatures et fanfarons aient été aux commandes de l'Europe !

11 NOVEMBRE 1918 : le jour où la guerre s'est arrêtée

Reclus dans leur wagon, les représentants allemands sont abattus. Ils viennent d'entendre la lecture des conditions de FOCH. Ils sont sans voix.

Il faut rappeler que depuis la mi-octobre, PETAIN prépare une vaste offensive en Lorraine : il place 30 divisions en réserve plus des chars. Il fixe la date de cette offensive au 13 ou 14 novembre. Il s'agit de couper le front allemand en deux. Toutes les forces ennemies à l'ouest de cette ligne seront réduites à la reddition ou à la cavalcade jusqu'à Berlin.

FOCH est dubitatif. Les Allemands, au bout du rouleau, lèvent le drapeau blanc avant de recevoir l'ultime déculottée, celle qui aurait empêché la droite nationaliste allemande de prétendre après-guerre que l'Allemagne n'avait pas été vaincue, mais TRAHIE.

En réalité, plus personne n'a envie de se battre.

A 5 heures 12 au petit matin du 11 novembre, la discussion est épuisée, la convention est signée et prendra effet à 11 heures.

ERZBERGER, ému aux larmes, s'efforce de rester digne : « un peuple de 70 millions d'hommes souffre mais ne meurt pas ».

L'Histoire va hélas lui donner raison.

Dès Novembre, au Parlement allemand, les conservateurs s'en prennent au régime républicain et aux socialistes qui ont remplacé l'empereur déchu. Les apparences sont pour eux : le territoire du Reich n'a pas été touché par la guerre, les soldats allemands sont revenus au pays le fusil à la bretelle. « Aucun ennemi ne nous a surpassés » leur a lancé le chancelier du peuple Friedrich EBERT.

C'est faux, ils ont été vaincus. Et les réactionnaires le savent bien.

Pour avoir signé l'armistice, ERZBERGER sera assassiné en 1921.

De son exil hollandais GUILLAUME II lance des imprécations à ceux qui l'ont renversé, s'en prenant tout particulièrement aux Juifs, accusés d'avoir comploté contre lui. Il a cette formule, lourde de sens : « aucun Allemand ne l'oubliera et ne sera tranquille tant que ces parasites ne seront pas extirpés du sol allemand et exterminés », écrit-il en 1919.

D'ailleurs, en 1925, toujours habité par cet antisémitisme qui donne sens à tous les drames à venir, la fameuse « **causalité diabolique** », le Kaiser déchu écrira que juifs et moustiques sont des parasites dont l'humanité doit se débarrasser « je crois, dit-il, que le mieux serait le gaz ».

Lecture suivie au pied de la lettre par Adolf HITLER qui s'inscrit dans le droit fil de cette Histoire et de cette **ETRANGE VICTOIRE** qui débouchera sur une nouvelle guerre mondiale, dévastatrice et aux millions de morts..... Annoncés.

Ainsi va l'Histoire du monde et des hommes qu'il convient de ne **jamais** oublier.

Bonson, 11 novembre 2018

Pierre Salles (CM)